N°70
MAI 2021
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

HANDICAP : LA CULTURE POUR TOUS !

TRANZISTOR N° 70
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 – 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Arnaud Hamelin
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : Charly Gablin, Rémi Hagel, Antoine Huvet, Yoan Le Blévec, Aglaé Pierre, Arnaud Roiné, Antoine Roquier, Sylvain Rossignol, François Soutif, Marlène Tissot.
Mise en page : Pollen Studio
Maquette : Élise Moret
Impression : Faguier print & pack
Tirage : 4 000 ex.
La citation du numéro :
« Très vite, j'eus l'intuition qu'en fuyant le handicap, on s'isole. Il est là, il faut l'accueillir comme un cinquième membre, composer avec lui. Pour ce faire, la connaissance de ses faiblesses me semble primordiale. »
Alexandre Jollien

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

Depuis plus d'un an, vous êtes privés de cinéma, de chorale ou de festival ? Bienvenue dans le monde de ceux qui en sont empêchés même en temps normal. Soit parce qu'ils sont en fauteuil roulant, sourd, non-voyant… Ou bien parce que leur Smic les met au régime culturel sec. Engagé il y a plus de 60 ans, le chantier de la démocratisation culturelle reste largement inachevé. *« Une grande partie des services publics financés par la collectivité bénéficient davantage aux riches qu'aux pauvres »*, pointait il y a peu L'observatoire des inégalités. *« Musées, théâtres, opéras ou conservatoires de musique : les loisirs culturels sont massivement subventionnés, alors qu'ils sont fréquentés en grande partie par une minorité très diplômée et aisée. »* Ainsi formulé, ce constat ne peut qu'interroger : les moyens mis en œuvre pour rendre la culture accessible à tous profiteraient d'abord à ceux qui ont le moins besoin d'être aidés.
« À l'âge de 3 ans, observait récemment la chercheuse Axelle Brodiez-Dolino, *le différentiel est déja énorme entre les classes pauvres et les classes aisées. »* Sur le plan culturel notamment. Et l'on sait comment l'éveil à la lecture ou la pratique d'un instrument contribuent au développement de l'enfant, à sa capacité de concentration ou à l'enrichissement de son imaginaire.
Face à ces constats, l'accessibilité de tous aux pratiques culturelles devrait être une règle. Des acteurs du département y œuvrent depuis longtemps. C'est précisément l'engagement du festival Au foin de la Rue, de l'école de musique accessible du Bocage Mayennais ou de l'écrivain Sylvain Levey qui figurent au sommaire de ce numéro : il faut aller à la rencontre des publics pour comprendre leurs attentes et contraintes, leur donner envie d'avoir envie, investir les écoles, renforcer l'éducation artistique et culturelle, en particulier dans les quartiers ou les campagnes éloignées. Pour briser les barrières économiques, sociales ou psychologiques qui laissent à la porte des lieux culturels certains d'entre nous.
Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR
ALEXANDRE NOYER

Né à Mayenne, Alexandre Noyer y a démarré son apprentissage du métier de graphiste au lycée Léonard de Vinci. Il vit et travaille aujourd'hui à Rennes, en tant que graphiste et illustrateur freelance. Imprégné de science-fiction et de jeux vidéo, ce virtuose de la peinture numérique aime composer des univers futuristes, puissamment immersifs et volontiers dystopiques. Paysagiste sonore, photographe ou brasseur à ses heures, ce touche à tout ultra-créatif délaisse parfois sa palette graphique pour signer, d'un trait plus trash, des bd hilarantes, publiées dans le fanzine *Bullshit'n'roll* ou sur sa page Instagram.
Il signe la couverture de ce numéro.

Degiheugi

En 20 ans, ce musicien discret s'est forgé en totale indépendance une audience internationale. Lumineuses comme jamais, les fresques electro hip hop de son 8e album rencontrent un écho sans précédent.
Par Nicolas Moreau

© Florian Renault

Qui connaît la double vie de Degiheugi ? Sans doute pas les voisins de son quartier résidentiel, en bordure de l'agglo lavalloise. Le week-end, ce quarantenaire posé troque son costard de responsable de la communication d'une grande entreprise pour une casquette de beatmaker de classe internationale. De Sao Paulo à Istanbul, plusieurs centaines de milliers d'auditeurs le suivent sur Spotify ou Deezer. Rencontre dans son salon, alors que la parution de son dernier album est saluée par France Inter, le très écouté DJ anglais Gilles Peterson ou… l'astronaute Thomas Pesquet !

— En 2018, tu mettais en veille ton projet musical, sans certitude quant à sa poursuite…

La sortie de mon 7e album, avec tout l'investissement qu'il m'a demandé, a été suivie de pas mal de concerts. Le tout cumulé à mon travail qui est aussi très prenant… J'ai frôlé l'épuisement. J'ai ressenti le besoin de faire un break pour retrouver l'envie de composer, de jouer sur scène… Après chaque disque, je me sens comme vidé. J'ai toujours l'impression que ce sera le dernier. Il y avait la peur aussi de faire l'album de trop ou de ne pas parvenir à me renouveler… Et puis surtout, je prenais moins de plaisir à faire ce que je faisais, comme si cela devenait une obligation plus qu'une nécessité. Aujourd'hui, je pourrais envisager de vivre de ma musique. Mais je trouve un équilibre dans ma double vie : mon boulot me permet de gagner un salaire. Tandis que la musique est mon exutoire, l'endroit où je m'amuse, sans pression, ni obligation ou rapport à l'argent. Je ne veux pas me dire : *« Il faut que ce disque marche sinon demain mon frigo sera vide. »* J'ai besoin de conserver cette liberté de faire une pause si je veux, ou de sortir un album avec uniquement des morceaux de 15 minutes, que personne n'écoutera (rires).

— L'indépendance, à laquelle tu te tiens depuis tes débuts, te garantit aussi cette liberté ?

L'autoproduction est la règle pour tous les musiciens qui commencent. Pas d'autre choix. Mon projet se développant, il y a quelques années, plusieurs maisons de disques m'ont approché. Mais j'ai préféré continuer à fonctionner en autonomie. Parce que j'aimais l'idée de contrôler tout de A à Z, à ma manière. Avec toutes les limites que cela induit : je faisais presser mes disques en édition limitée pour ne pas passer deux mois à tout expédier. Aujourd'hui, je travaille avec un tourneur et un label, X-ray production, qui comprennent ma démarche et me laisse une grande latitude d'action. Je reste producteur de mes albums et maître de leur diffusion numérique. Grâce à eux, mon dernier disque est disponible chez tous les disquaires de France, ils font aussi un énorme boulot de promo que je n'aurais jamais pu assurer...

© Florian Renault

— Ton projet, qui s'est construit sans label ni relais médiatique, n'aurait peut-être pas connu le même rayonnement sans Internet ?

Le web et plus largement le numérique ont ouvert de nombreuses portes aux musiciens, et modifient le rapport de force avec les intermédiaires autrefois incontournables qu'étaient les maisons de disques, distributeurs, radios, etc. À mes débuts, Internet était encore à ses prémices. J'ai fait partie de ces pionniers qui, au début des années 2000, partageaient leur musique librement sur le web. Quand tu arrivais péniblement à distribuer ton album chez les cinq disquaires du coin, Internet te permet de le diffuser dans le monde entier. C'est géant ! Je trouve injuste et souvent caricaturale la façon dont beaucoup critiquent les plateformes de streaming comme Spotify ou Deezer. D'accord, la rémunération qu'elles proposent aux artistes reste trop faible, mais elle est beaucoup plus équitable que celles proposées par les maisons de disques, les radios ou YouTube qui est pourtant le vecteur majoritaire d'écoute aujourd'hui. Quant aux disques physiques, tous ceux que j'ai autoproduits ne m'ont pas rapporté un centime...

— Le home studio a aussi été une révolution...

Pour quelques centaines d'euros, tu disposes aujourd'hui d'outils aux potentialités quasi-équivalentes à celles d'un studio pro. Plus besoin de l'aide des labels pour financer un enregistrement. Sans parler de toutes les collaborations à distance que permet Internet. Depuis le fond de ta grotte, tu peux bosser avec un rappeur à New-York… Tous les artistes avec qui je collabore régulièrement, comme Miscellaneous, Blanka ou Andrre qui vit à Montréal, je les ai rencontrés via le web. Et c'est là aussi que je trouve les samples qui constituent la matière première de mes morceaux...

— La culture du sampling, constitutive du hip hop, constitue aussi l'ADN de ta musique...

Le sampling, c'est-à-dire extraire un fragment d'un titre qu'on aime pour se l'approprier et en faire quelque chose de nouveau… Ce sont mes fondations. Le tout premier morceau que j'ai composé utilisait un sample d'Ennio Morricone. J'ai grandi avec ça. Personne n'était musicien, ni même mélomane dans ma famille. Au début des années 90, j'avais 11-12 ans quand mon père m'a offert une chaine stéréo avec une cassette du groupe de rap américain De La Soul. Une révélation ! Cet album a changé ma vie. J'ai commencé à collectionner des morceaux de rap, que j'enchainais dans des mixtapes sur cassette. Quand j'ai découvert que je pouvais faire la même chose avec des platines, je suis devenu un gros acheteur de vinyles. Et lorsque des potes, à Saint-Malo, ont commencé à rapper, je me suis improvisé DJ. Et de là j'ai glissé naturellement vers la production. Je me suis rendu compte que j'adorais ça, le côté un peu geek, jeu de Lego de la composition assistée par ordinateur… Je me suis transformé en ermite, toujours à l'affût du meilleur morceau à sampler.

— Tu es un peu comme un archiviste, un chercheur d'or qui exhume du passé des pépites oubliées ?

J'aime ce côté excavation. Le fait de dénicher après des mois de recherches un trésor que personne ne connaît et que tu es fier de partager. Je ne sample que des morceaux que j'adore, qui vont m'inspirer et auxquels j'ai l'impression de pouvoir apporter quelque chose. Je leur rends hommage et je les dépoussière en leur redonnant leur modernité. Je suis fasciné par la musique produite entre 1965 et la fin des années 70. Soul, funk, jazz, reggae, chanson ou rock psyché… La créativité qui régnait à cette époque me subjugue, ainsi que le groove que savaient y insuffler les musiciens, magnifié par le grain du son analogique. C'est dans cette période que je puise 80 % de mes samples. Je ne commence pas un album sans avoir constitué une bibliothèque d'un minimum de 50 samples par famille : 50 samples de basses, de pianos, de cuivres… Cette phase de recherche peut durer une année. Avant, j'achetais des disques par dizaines sur les brocantes mais je n'avais plus de place chez moi pour les stocker. Aujourd'hui, je cherche essentiellement sur YouTube, je tape des mots-clés étranges (rires). C'est comme une errance, de vidéo en vidéo… Quand je trouve un morceau qui me plaît, je l'achète en vinyle, pour sampler le son original… J'aime bien quand ça craque ! Et lorsque je commence à composer, je vais puiser dans ce fonds, en fonction de l'émotion ou de l'atmosphère que je cherche à créer.

— Tu parles d'atmosphère. Ta musique possède une dimension très cinématographique...

C'est plus fort que moi. Un son m'inspire automatiquement des images. Je compose de cette manière. Je vois mes morceaux comme des films imaginaires, pour lesquels j'invente des scènes, un décor, des personnages, une histoire… Le fait d'ajouter à certaines compos des dialogues de cinéma renforce sans doute cet aspect. Je peux passer des semaines à regarder des dizaines de films en entier pour ne pas louper le dialogue, la phrase qui viendra souligner le message que je veux faire passer dans un morceau. Avant, mes compositions naissaient des samples. Aujourd'hui, c'est plutôt un sentiment de colère ou de joie, l'envie de dire quelque chose qui va déclencher mon envie de composer. Une espèce de trop plein d'émotions que j'ai besoin d'extérioriser. Ma musique est imprégnée de mes humeurs, de ce qui me traverse au moment où je la crée…

> « LA MUSIQUE EST MON EXUTOIRE, L'ENDROIT OÙ JE M'AMUSE, SANS PRESSION, NI OBLIGATION OU RAPPORT À L'ARGENT »

— La crise de la Covid-19 a directement impacté *Foreglow*, ton dernier album, composé pendant le premier confinement...

J'avais commencé à y penser avant. Mais lorsque je me suis retrouvé avec, devant moi, ces longues semaines libres et cette impossibilité de bouger, je m'y suis attelé et c'est venu très vite. Alors que tout me semblait tellement noir autour de moi, j'avais envie de raconter totalement autre chose. Mon seul moyen d'évasion, c'était la musique. Comme une bulle, dans laquelle j'étais coupé de cette réalité anxiogène. Moi qui aime voyager, rencontrer de nouvelles personnes… J'y ai mis toutes mes envies de voyage, de soleil, d'ailleurs… Le fait que j'écoute de plus en plus de musiques brésilienne et africaine a aussi sans doute participé à donner une dimension plus lumineuse, moins mélancolique à ma musique. C'est la première fois aussi que je collaborais autant avec des « vrais » instrumentistes, enregistrés en live dans mon studio. L'album s'en ressent, il en émane quelque chose de plus organique, chaleureux... C'est une direction que j'aimerais approfondir dans mes prochains morceaux, pour retrouver cette énergie de la musique des seventies que j'aime tant. Pour une fois, j'ai l'impression que cet album ne sera pas le dernier ! ◆

À VOIR

L'interview et le live de Degiheugi dans *Tranzistor l'émission live*, captée en avril dernier.

Perrine Le Querrec au 6par4 le 27 juin pour une lecture musicale

© Isabelle Vaillant

LITTÉRATURE

LES DOIGTS DANS LA PROSE

Comment un lieu déteint sur l'écrivain qui l'habite, « dépayse » son écriture ? *« Là où je vis est aussi là où j'écris »*, note l'auteure Violaine Bérot dans *Paysage(s)*. Les dix nouvelles de cet ouvrage collectif paru en avril partagent un point commun : avoir été écrites en Mayenne en 2020. Pour marquer le 10e anniversaire de sa résidence de romancier, **Lecture en tête** a convié l'an dernier ses dix anciens résidents à passer une semaine dans le département. Avec une mission : produire un texte court, répondant à une thématique volontairement très ouverte, qui donne son titre à l'ouvrage : *Paysage(s)*. *« Entre Makenzy Orcel, Wilfried N'Sondé, Velibor Čolic ou Virginia Bart, on chemine dans des univers et des langues éminemment différentes »*, observe Céline Bénabès. Pour la directrice de Lecture en tête, cette diversité participe au plaisir de lecture que procure ce recueil, écrit en Mayenne donc, mais aussi imprimé et édité localement par l'impeccable éditeur lavallois Warm.

Alors que se profile cet automne la 11e édition de sa résidence, l'association expérimente depuis début avril une nouvelle forme de résidence d'écrivain. Trois mois d'immersion dans un quartier. En l'occurrence, celui du Pavement à Laval. *« Heureuse élue »*, la poète et romancière parisienne **Perrine Le Querrec** savoure : *« J'aime ce type d'expériences qui permettent un retour de plain-pied dans le réel et me donnent accès à des histoires, des vies que je n'aurais jamais rencontrées. »* Logée dans *« une barre »* au cœur du quartier, elle s'est vite plongée *« dans le bain »* et attachée à ce *« village où règne une grande solidarité. Les gens aiment leur quartier, même s'ils se sentent parfois mis à l'écart, un peu abandonnés. »* Écrivant habituellement à partir d'archives, cette recherchiste-documentaliste de formation a collecté aux archives municipales de nombreux documents concernant le Pavement. Et multiplie les rendez-vous et ateliers d'écriture pour recueillir la parole des habitants. Passé au tamis de son écriture poétique, ce collectage fournira la matière première d'un *« dictionnaire illustré du Pavement »*. Un *« dico »* qu'elle espère pouvoir présenter en juillet lors de lectures par les habitants, ainsi que via une expo et une publication papier. *« On m'a confié des choses très fortes, qui méritent d'être partagées largement. Quand on touche vraiment l'intime, on saisit l'universel. »*

PHOTO

LA VIE SECRÈTE DES JEUNES

Que lisent, écoutent ou regardent les jeunes ? Alors que la dernière enquête du ministère de la Culture pointe la place toujours plus prégnante des écrans dans leurs pratiques culturelles, le photoreporter **Arnaud Roiné** s'est penché sur la question. En résidence en Mayenne en 2020, il est allé à la rencontre d'une quinzaine de jeunes ainsi que d'une dizaine d'adultes, enseignants, artistes ou libraires. Ses belles photographies intimistes, associées aux paroles des personnes rencontrées, posent un regard sans préjugé sur le rapport des jeunes à la culture, loin des clichés en cours. Un portrait en creux, forcément subjectif, de la jeunesse d'aujourd'hui, doublé d'un témoignage sur la façon dont elle vit cette crise qui la touche de plein fouet. À découvrir dans notre hors-série ***Les jeunes et la culture, regards et préjugés***, co-édité avec le Presstival info et disponible sur tranzistor.org.

© Arnaud Roiné

Boucle d'art Idée de balade pour cet été ! Et si vous reliiez, de préférence à vélo, les trois centres d'art que compte notre chanceux département ? Départ aux **Calvairiennes** à Mayenne, où les dessins en 3D de Françoise Pétrovitch devraient séduire petits et grands (jusqu'au 4 juillet). Puis destination **Pontmain**, pour admirer les prometteuses créations de Julie Maquet et Keita Mori, conçues in situ au printemps (du 20 juin au 22 août). Terminus au **Genêteil** à Château-Gontier où les exquis totems de Marion Verboom (du 12 juin au 29 août) devraient achever de vous en mettre plein les yeux !

Nouvelle galerie Montsûrs, son église, son cinéma et sa... galerie d'art ! Depuis septembre 2019, cette commune de 3100 habitants, située à l'est de Laval, accueille la **Majestic Gallery**. Un lieu d'expo d'une belle superficie (150 m2), animée par une équipe bénévole ultra-motivée et convaincue que l'art a toute sa place en milieu rural. Ouverte 4 jours par semaine, la galerie propose une nouvelle exposition tous les mois, conviant des plasticiens venus de toute la France.

À pleines dents Croq' les mots marmots résiste et s'adapte aux contraintes sanitaires. Du 4 au 6 juin, ce week-end du livre et de la petite enfance investit différents lieux de la ville de Mayenne (Grand Nord, Visitation, cinéma...) pour proposer une alléchante programmation de spectacles, expos, ateliers, etc. dédiés aux tout-petits. Clou de cette 7e édition : l'expo de son parrain, le génial auteur-illustrateur **Christian Voltz**.

MÉTAL

LA TOURNÉE DU PATRON

© Florian Renault

Quand on le croise dans son costume de directeur de la Sef, une société lavalloise spécialisée dans l'impression sur textile, difficile d'imaginer qu'Alexandre Lion enfile kilt et rangers pour hurler sa rage dans **Octane**, un quartet rock métal qui envoie sévèrement du petit bois. *« J'ai fini par trouver naturelles ces vies parallèles »*, relativise ce souriant quadra. *« J'évacue dans la musique tout le stress et les tensions du boulot. »* Employant 60 salariés, la Sef, entreprise familiale créée par son grand-père, brasse 13 millions d'euros de chiffres d'affaires annuels. Alexandre la dirige depuis 15 ans, suite au décès brutal de son père. Mélomane érudit, fou de jazz et de rock, guitariste à ses heures, *« son génie »* de papa lui a légué sa passion pour la musique. *« Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours eu une guitare à portée de main. »*

Une cassette d'Iron Maiden le fait basculer à 17 ans dans le chaudron du rock'n'roll. Après plusieurs expériences en groupe, le guitariste-chanteur crée Octane en 2011. Le quatuor trouve vite sa formule : riffs de gratte en titane et couple basse-batterie surpuissant.

Le tout propulsant le chant d'Alexandre, en parfaite harmonie avec celui de Mali, son alter-ego féminin au micro. Ce duo vocal, peu courant dans le monde très masculin du rock extrême, explique peut-être le succès croissant du groupe, largement accéléré par le boulot acharné de son manager Karol Lemaitre, ex-métalleux au carnet d'adresses tentaculaire. Depuis 2017, Octane a enquillé plus d'une centaine de dates partout en France, jusqu'en Belgique. Avec leur premier album paru fin avril, les Lavallois, désormais soutenus par un label, franchissent une nouvelle étape. Une série de concerts s'annonce cet automne, qu'Alexandre compte bien honorer. *« Partir en tournée, c'est ce qu'on préfère. On est excités comme des gamins... »* Sur scène, le boss vit son rêve de gosse.

Pédale douce Du 6 au 10 juillet, les musiciens de **Grand Hôtel** vont sillonner le halage à vélo. De l'écluse du moulin de Saint-Baudelle à celle de Neuville, le trio fera six **Escales au bord de l'eau.** Au menu de ces rendez-vous gratuits imaginés par le CPIE (centre permanent d'initiatives pour l'environnement), une animation nature à l'apéro, suivie d'un pique-nique. Puis en dessert, la *« folk americana »* de nos trois desperados devrait donner à la Mayenne des airs de Rio Grande.

EXPO

MARCHE OU RÊVE

À Saint-Pierre-sur-Erve, tout commence au bistrot. Fermé depuis près de 20 ans, le café de ce village de 141 habitants, caché dans un repli des Coëvrons, a rouvert ses portes en 2015, réactivé par le dynamique comité des fêtes local. Ouvert de fin mai à octobre, le bistrot associatif et son accueillante terrasse reçoit, entre autres animations, une vingtaine de concerts par an. Les musiciens programmés, puisés dans le foisonnant vivier local, sont payés grâce aux recettes du bar. Au comptoir, on déguste les bières bio de L'éveilleuse, une brasserie basée à Saint-Pierre. *« Et comme on boit beaucoup, on a des sous »*, rigole Antoine Josset, le sémillant président du comité des fêtes. C'est lui qui, avec l'équipe bénévole du comité, a initié en 2015 **In situ,** une exposition en plein-air, qui jalonne la commune et met en valeur son riche patrimoine, entre moulin, manoir, pont et lavoir. Associant dessins, peintures, sculptures ou installations, l'expo ne revendique pas de *« ligne artistique précise »*, mais invite les artistes à créer une œuvre spécifique pour le village, rebaptisé Saint-Pierre-sur-Rêve pour l'occasion.

Alors qu'il accueillait 10 plasticiens la première édition, l'évènement en réunira plus d'une vingtaine cette année, du 26 juin au 20 septembre. *« On voudrait passer un cap en terme de qualité, aussi bien concernant les œuvres présentées que leur mise en valeur »*, expose Antoine, qui espère une fréquentation équivalente à l'édition précédente, soit plus de 10.000 visiteurs ! *« Les gens viennent pour l'expo, mais aussi pour se promener, au gré d'un parcours qui peut durer 2 à 3 heures. Et vu que la balade donne soif, tout le monde finit au bistrot ! »*

Retiens les nuits Depuis 48 éditions, le plus ancien festival du 5.3 fait prendre l'air au théâtre et plante sa scène au cœur des plus beaux sites patrimoniaux du département, abbayes, châteaux ou jardins parfois méconnus. De Victor Hugo à Élise Noiraud, l'édition 2021 du festival **Les nuits de la Mayenne** visitera une dizaine de textes du répertoire classique et contemporain. Un voyage en 17 étapes qui chaque soir (excepté quelques après-midis) démarre lorsque tombe la nuit.
Du 19 juillet au 12 août.

Pop club Plus de dates, des concerts gratuits… **Un singe en été** se réinvente mais garde sa ligne. Après ses siestes musicales en avant-goût (le 13 juin), le festival concocte cinq soirées qui convoquent, dans le cosy parc du Château de Mayenne, le meilleur de la pop moderne hexagonale. Parmi lesquels les ébouriffants Catastrophe, Hervé, Saint DX ou Lucie Antunes…
Du 23 au 27 juin.

AL you need is… Le **Festid'AL** y croit aussi et relève le pari de maintenir son édition 2021. Résolument accessible (en termes de tarifs comme d'attention portée aux personnes en situation de handicap), ce festival créé en 2018 affiche une prog carrément festive avec Soldat Louis, Sinsémilia, Les 3 fromages, Le pied de la pompe… Les 9 et 10 juillet à Gorron.

Mortelle randonnée Des idées, toutes aussi farfelues qu'excellentes, l'équipe des **Entrelacés** en a à revendre. À l'image du prologue de son festival complètement repensé, crise oblige : de Sacé à Niort-la-Fontaine, du 30 juin au 4 juillet, quatre artistes « surprises » (circassien, musicien, dessinateur et conteur) se déplaceront à pied, à cheval ou en bateau, de village en village pour proposer chaque soir un spectacle inédit. Une belle mise en bouche avant le festival, les 13 et 14 juillet à Lassay-les-Châteaux, qui promet comme d'hab une prog d'arts de rue top moumoute !

Collectif Kaboum au festival La Chabilaude, les 26 et 27 juin à Château-Gontier

FESTIVALS

C'EST REPARTY ?

L'été 2021 sera-t-il moins meurtrier pour les festivals que celui de 2020 ? Au moment où l'on écrit ces lignes, l'heure semble être à la reprise, conditionnée toutefois par une situation épidémique incertaine. Certains festivals, parmi les plus précoces, ont préféré reporter leurs dates, comme les **Ateliers jazz de Meslay-Grez** ou les **Reflets du cinéma** repoussés en octobre, ainsi que le festival des **Mouillotins** dont les soirées estivales, les 27 et 28 août à Saint-Poix, combineront concerts et propositions familiales. D'autres, face à l'équation insoluble que représentait le respect des restrictions imposées, ont jeté l'éponge pour la seconde année. À l'image d'**Au Foin de la Rue**, qui remet tout de même (un peu) le son le 19 juin à Saint-Denis-de-Gastines. Quelques-uns enfin tiennent bon et espèrent bien sauver notre été, à l'instar de **La Chalibaude** ou du **festival d'Arts sacrés** (du 2 au 7 juillet à Évron) et de tous ceux répertoriés dans notre indispensable **carte des festivals,** consultable sur tranzistor.org.

ARTS VISUELS

QUARTIER LIBRE

« Le patrimoine ne se limite pas aux vieilles pierres. Notre rôle consiste à faire découvrir l'histoire et l'architecture de Laval au sens large, quartiers périphériques inclus », rappelle Amélie de Sercey-Granger, médiatrice à **Laval patrimoine**. Ainsi depuis 2017, tous les deux ans, ce service de la municipalité lavalloise invite un artiste ou architecte à investir un quartier de la ville. Dans le cahier des charges du résident, une double commande : créer une œuvre entrant en résonance avec le lieu et aller à la rencontre de ses habitants, via des ateliers, interventions dans les écoles, etc.

© Mairie de Verrières-le-Buisson

Depuis avril, la plasticienne **Anaïs Lelièvre** a pris ses quartiers à Ferrié. Ancienne caserne, cette zone auparavant coupée du reste de la cité bourgeonne littéralement aujourd'hui : en 5 années, y ont poussé, autour des logis militaires réhabilités, de nombreux bâtiments, dont beaucoup sont encore en germe. Plutôt que se limiter à un espace donné, l'œuvre qu'y envisage l'artiste investira les dizaines d'hectares du site. Sur les murs et les vitres des édifices mais aussi les sols, un gigantesque dessin dépliera ses ramifications rhizomatiques. Comme toutes les œuvres récentes de la plasticienne d'origine parisienne, cette création est constituée d'un unique motif, multiplié, agrandi ou rétréci à l'envi : le dessin en noir et blanc du bourgeon d'un marronnier, en hommage à un arbre malade abattu récemment dans le quartier. Vibrantes, énigmatiques et *« hallucinatoires »*, les très prometteuses ébauches de l'œuvre intriguent et hypnotisent le regard. Jusqu'à la fin de sa résidence début juillet, Anaïs Lelièvre associera à cette création collective près de 200 jeunes, de la crèche au collège. Loin d'être achevée, l'œuvre se déploiera ensuite sur plusieurs années, jusqu'à l'issue du chantier. Petit bourgeon ne fait qu'éclore…

Blues majeur En 2013, une bande de potes, tous musiciens fondus de blues, lançait la première édition du festival **Blues in Haut-Anjou**. Deux jours de concerts gratuits dédiés à ce genre toujours vert qu'est le blues, au cœur du magnifique cloître des Ursulines à Château-Gontier. À l'affiche de cette 8e édition les 21 et 22 août : l'inoxydable baroudeur du blues frenchy Philippe Ménard, Nasser Ben Dadoo, Youssef Remadna, Mike Greene…

© Alexandre Noyer

Handicap : la culture pour tous !

Rendre visible ce qui trop souvent reste caché. C'est une courte vidéo, produite par Netflix pour la série *Visibles*. Quelques minutes qui suffisent à Manon Foubert pour dire l'essentiel. Atteinte du syndrome de Little, une paralysie cérébrale entrainant une raideur des membres inférieurs, cette jeune Lavalloise regrette que si peu de séries ou de fictions parlent des réalités du handicap, sans tabou.
Après avoir rejeté sa situation, elle raconte aujourd'hui son quotidien sur Instagram et *« considère son handicap comme une force, quelque chose en plus »*.
Rendre visible la différence plutôt que la gommer. *« Lorsqu'on travaille avec des personnes en situation de handicap, le danger peut être de viser la norme, de vouloir qu'elles fassent comme les valides »*, prévient la chorégraphe et pédagogue Laëtitia Davy, qui incite au contraire les personnes qu'elle accompagne à voir dans leur handicap une source de création.
C'est sans doute parce qu'il possède cette perception unique du monde que le chanteur Matthieu Hamon (lire p. 16) parvient tant à nous bouleverser, nous décaler. Et c'est peut-être dans leur singularité, et parfois leurs souffrances, que Frida Kahlo, Ray Charles ou Antonin Artaud ont puisé une partie de leur génie ?
Rendre visibles les galères que rencontrent les personnes handicapées quand elles veulent simplement profiter d'un spectacle ou apprendre à jouer d'un instrument. Aujourd'hui, même si la situation progresse, beaucoup de lieux restent inaccessibles aux 20 % de Français porteurs d'un handicap.
Montrer aussi comment, grâce à des initiatives pionnières comme celles de Marina Guittois ou Quest'Handi, un nombre croissant de théâtres, musées ou festivals tentent de remédier à ces problématiques d'accessibilité. À l'image des bibliothèques qui, comme celle de Laval, dédient des temps d'accueil spécifiques à ces publics, proposent une collection étendue de livres lus, etc.
Rendre visible enfin ce réseau essentiel, mais souvent méconnu, de structures d'accueil (les FAM, SESSAD, MAS et autres SAMSAH) qui maillent le département, engagé depuis 2019 dans la démarche « Territoire 100 % inclusif ». L'art et la culture jouent souvent un rôle vital dans ces lieux de vie, où interviennent parfois artistes et art-thérapeutes (voir le dossier « L'art peut-il soigner » du n°65 de *Tranzistor*).
Vaste et complexe - sans doute devrait-on d'ailleurs parler de handicaps au pluriel, tant les enjeux diffèrent selon les types de handicap -, le sujet pose des questions qui nous touchent tous de près. Où s'arrête et commence le handicap ? Comment dépasser les préjugés qu'il suscite encore souvent ? C'est tout l'objet de ce dossier qui, sans prétendre à l'exhaustivité, vise à susciter la réflexion et mettre en lumière ces héros ordinaires, qui ont compris que l'art, par sa liberté et sa capacité à relier par-delà les différences, est un formidable vecteur de partage et d'inclusion. ◆

Il suffira de signes

Marina Guittois publiait en avril *Arthur et Zazou*, un livre destiné notamment aux enfants sourds. Une première supplémentaire pour cette pionnière, experte reconnue de l'accessibilité dans le domaine culturel.

Par Rémi Hagel

Pouvez-vous nous présenter *Arthur et Zazou* ?

Il s'agit d'une collection de livres jeunesse, prévue en quatre tomes, qui s'adresse à tous les enfants, sourds, entendants, en apprentissage ou en difficulté de lecture. Ce sont des livres « faciles à lire et à comprendre » (FALC). Cette méthode rédactionnelle implique un choix de polices, de contrastes, de mots concrets, etc. qui facilite l'accès à la lecture. Cette collection vise aussi à démocratiser la langue des signes française (LSF). Le fil conducteur est une histoire, dont sont extraits quatorze mots. Ils constituent un lexique pour apprendre la LSF. Grâce à une application de réalité augmentée, via un téléphone ou une tablette, les deux personnages du livre prennent vie sous forme d'avatars 3D, qui montrent à l'enfant comment effectuer en LSF les mots du lexique.

Comment est né ce projet ?

Il y a un besoin. Chez les sourds de naissance, on trouve 50 à 80% d'illettrisme. Pour ces enfants, la compréhension et l'apprentissage du français écrit nécessitent une méthode appropriée. Par ailleurs, j'interviens auprès d'enfants en difficulté de lecture. Les parents me disaient qu'il était compliqué de trouver des livres adaptés. Aujourd'hui, il existe soit des livres pour apprendre la langue des signes française, plutôt sous format dictionnaire, soit des histoires en FALC ; mais pas de livre intégrant ces deux aspects ainsi qu'un prolongement en réalité augmentée. C'est une première.

Ce n'est pas une petite entreprise…

Je suis l'auteure des textes mais beaucoup d'intervenants collaborent au projet : la maison d'édition Inclood (spécialisée dans les livres bilingues français/LSF), un développeur web pour les avatars, une comédienne sourde qui interprète la partie lexique, une coach LSF qui valide tous les signes…

Cette initiative représente une pierre de plus dans votre parcours déjà bien rempli…

J'ai démarré par le secteur touristique : en 1999, j'étais médiatrice du patrimoine à l'office de tourisme Vallée de Haute-Mayenne. Un jour, j'ai animé une visite guidée pour 40 personnes sourdes, j'ai dû travailler avec une interprète. J'ai eu la sensation de perdre l'interaction avec mon public. Et je me suis demandé : *« Et si c'était moi qui était sourde, mal-voyante ? Devrais-je arrêter d'aller voir des expos ou des spectacles ? »* Alors je me suis formée à la LSF, pendant quatre ans. Puis j'ai continué avec l'audiodescription, le FALC… Je me suis petit à petit spécialisée pour intervenir auprès du public en situation de handicap.

Puis en 2010, vous créez votre activité de formation…

Il s'agissait de transmettre mon savoir-faire, pour accompagner les lieux touristiques et culturels (théâtres, festivals, musées…) dans une meilleure prise en compte des publics en situation de handicap. Il y avait un manque, une méconnaissance de ces publics-là. Ils étaient laissés pour compte. Mon activité a pris de l'ampleur, je collabore aujourd'hui avec plusieurs assistantes. Mon cœur de métier, c'est la formation et l'accompagnement de projet, pour mieux aborder les publics empêchés ou en situation de handicap. J'effectue aussi de la sensibilisation en milieu scolaire, de l'audiodescription de spectacles, de la rédaction en FALC… Et cela un peu partout en France : dans le Grand Ouest, en Touraine, en Occitanie, ou encore à la Réunion…

Marina Guittois, en pleine séance d'audiodescription au festival Les nuits de la Mayenne.

Comment peut-on concrètement faciliter l'accès à la culture des personnes handicapées ?

L'inclusion passe par l'accessibilité universelle : permettre à chacun d'assister à un spectacle, à une visite, au même titre qu'une personne qui ne présente pas de difficulté. On pense l'usager dans toute sa dimension : les normes du bâtiment, la formation du personnel, le déplacement et l'information en autonomie (signalétique, supports de communication, vidéos en langue des signes, etc.), et bien sûr une programmation de spectacles adaptée, sinon, ça ne sert à rien.

Parmi les dispositifs d'adaptation existants, il y a l'audiodescription pour les non et mal-voyants. Ils sont reliés avec moi par un casque, et je leur décris en direct la scène, les décors, les costumes, en complément des prises de parole des comédiens. Il y a aussi l'intégration de la langue des signes française dans les spectacles, dont le chansigne. Un sourd ressent la musique par les vibrations mais ne comprend pas les paroles. Là, on interprète les paroles d'une chanson en langue des signes au rythme de la musique. Le « chansigneur » est sur scène, à côté de l'artiste. On peut aussi citer les boucles à induction magnétique : un système d'amplification pour certains appareils auditifs…

Et le public en situation de handicap apprécie ?

Oui, cela permet à ces personnes un accès aux lieux de culture, qui leur étaient fermés jusqu'à maintenant. Au Théâtre de Laval que j'ai accompagné dans une démarche d'accessibilité, nous avons de très bons retours, tant pour les spectacles en langue des signes que de la part du public malvoyant. Très peu de sourds se rendaient au festival Au Foin de la Rue les premières années où il a proposé des concerts en chansigne. Aujourd'hui, ce public vient de tous les départements alentours. À Nantes, au festival Handiclap, j'audio-décrivais pour 10-15 personnes au début. J'y décrirai bientôt un spectacle de danse : il y a déjà 40 inscrits ! En Mayenne, le festival Les nuits de la Mayenne m'a commandé ma première audiodescription en 2015. Depuis, nous en proposons trois par an…

On constate donc des progrès localement… Et au niveau national ?

Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir, mais il y a un vrai intérêt du milieu culturel. En trois ans, j'ai multiplié par quatre ou cinq les commandes des musées et lieux culturels. J'interviens aussi au sein de la licence professionnelle médiation culturelle, à l'université du Maine pour former les futurs professionnels de la culture…

La réglementation a-t-elle fait avancer les choses ?

Oui et non. La loi sur l'accessibilité de 2005 inscrit l'accès des personnes handicapées aux lieux publics comme un droit. Elle prend en compte les normes du bâtiment, mais elle n'impose pas de dispositifs techniques, de programmation adaptée… C'est ridicule de rendre un bâtiment accessible, si derrière le personnel n'est pas formé. Je défends une prise en compte globale. En fait, j'interviens sur tout ce que la loi n'a pas envisagé : les outils et l'humain. ◆

Trop festoche !

Du camping adapté au chansigne, Au Foin de la Rue a fait de l'accès pour tous son cheval de bataille. Un exemple pour de nombreux festivals en Mayenne, souvent accompagnés dans cette démarche par Quest'Handi, une association unique en son genre. Par Nicolas Moreau

Et si l'espace d'un instant, on s'imaginait en fauteuil roulant ? On entrevoit alors notre parcours du combattant si l'on souhaitait profiter, comme tout un chacun, des joies d'un festival. Mettons que l'on parvienne à s'extraire de l'habituel parking en mode champ de bosses, resterait encore à parcourir 1 ou 2 kilomètres de chemin plus ou moins praticable pour rejoindre le site du festival. Tout cela pour se contenter d'apercevoir, entre deux dos, les artistes qu'on entend jouer là-bas au loin sur scène...

À moins d'être équipé d'un fauteuil *« 4x4 »* comme celui de Jérôme Hamet, adieu donc joies festivalières et autres concerts ! Atteint d'une sclérose en plaques qui l'oblige à se déplacer en fauteuil depuis 10 ans, ce festivalier assidu tranche, sans appel : *« Beaucoup de festivals restent encore inaccessibles. On n'ose même pas s'y aventurer. »*

Tous les ans, le Mayennais fait *« les deux jours »* au Foin de la Rue. Pour lui, le festival de Saint-Denis-de-Gastines est *« très en avance sur les questions d'accessibilité. Il y a un parking pour les personnes à mobilité réduite (PMR), une navette entre le parking et le site, des bornes de rechargement pour les fauteuils électriques... On est pris en charge de A à Z. »*

À l'origine de la commission accessibilité du festival, Régis Brault savoure ces retours élogieux, et mesure le chemin parcouru depuis 2010. À l'époque, Au Foin ne propose aucune adaptation spécifique aux problématiques de handicap. Derrière son air débonnaire, le quarantenaire cache la force tranquille d'un bulldozer. Très vite, autour de lui se constitue une équipe de bénévoles convaincus, qui bientôt bénéficient de l'expertise des membres de Quest'Handi.

À sa création en 2008, cette asso lavalloise réunit des animateurs de séjours adaptés, qui désespèrent de pouvoir faire goûter l'ambiance d'un festival à leurs vacanciers. Face à ce constat, ils organisent alors un *« festival accessible »*. Objectif : montrer, par l'exemple, qu'avec des moyens modestes et un peu de volonté, on peut adapter simplement sa manifestation aux personnes en situation de handicap.

Bénévoles sourds

Après cette première expérience concluante mais lourde à porter, Quest'Handi décide de se concentrer sur l'accompagnement des événements souhaitant améliorer leur accessibilité. Au Foin de la Rue sera l'un des premiers festivals à en bénéficier. *« On a grandi ensemble »*, résument en chœur Régis Brault et Marie-Charlotte Carboni, unique salariée de Quest'Handi. Au Foin est *« un labo »* pour l'asso, qui y expérimente des nouvelles idées et outils : colonnes ou gilets vibrants, audiodescription, boucles magnétiques...

Rapidement, la manifestation, récompensée par un Trophée national de l'accessibilité en 2014, est reconnue pour son investissement. Aujourd'hui, sur le point de passer la main, Régis ne s'inquiète pas pour la pérennité de cet engagement, désormais constitutif de l'ADN d'Au Foin de la Rue. Camping et toilettes sèches adaptées, plateformes surélevées en face des scènes, concerts chansignés, appli mobile spécifique… Le site web du festival - adapté aux malvoyants – recense sur sa page *« accès pour tous »* une vingtaine de dispositifs et outils, prenant en compte l'ensemble des handicaps, auditif, visuel, moteur et intellectuel.

© Nico M

Au-delà d'être accessible, Au Foin intègre aussi désormais dans son organisation des personnes en situation de handicap. La signalétique du festival est ainsi réalisée par des jeunes accueillis en instituts médico-sociaux, quand des bénévoles sourds servent des demis derrière les bars. L'occasion pour les valides de se confronter directement au handicap. *« Le festival est un formidable outil de sensibilisation du grand public à ces problématiques »* se félicite Régis.

« On préfère parler aujourd'hui d'accès pour tous, continue le bénévole dyonisien. *Jeunes ou vieux, valides ou en situation de handicap... On doit prendre en compte les capacités et besoins de tous les publics que l'on accueille. »* Et puis les aménagements pensés pour les personnes handicapées *« facilitent aussi la vie de tous »,* complète Marie-Charlotte. À l'image des rampes d'accès ou des cheminements adaptés que plébiscitent aussi souvent les valides. Ou de la signalétique simplifiée du festival, bien utile à *« certains fêtards en fin de soirée »* rigole Régis.

Émulation mayennaise

Après Au foin de la Rue, Quest'Handi a accompagné nombre de festivals en Mayenne. *« Des pros comme les 3 Éléphants ou Les nuits de la Mayenne mais aussi des plus petits comme Les Mouillotins ou le Festid'AL »,* précise Marie-Charlotte. *« Il y a une belle émulation, très mayennaise, autour de ces questions, qui sont devenues incontournables »,* approuve Régis.

Sans équivalent sur le territoire national, Quest'Handi a vu les sollicitations croître au fil des années. À tel point que ses 70 bénévoles sont depuis 2017 épaulés par une salariée. Aujourd'hui, l'association conseille une vingtaine d'évènements par an. *« Chacun est accompagné plusieurs années »,* détaille Marie-Charlotte. La première année, il s'agit de dresser un état des lieux. « *Souvent, les problématiques d'accès aux scènes sont déjà plus ou moins traitées mais tout ce qui est autour est oublié : billetterie, bars et stands de restauration...* » Puis la seconde année, le jour J, la team Quest'Handi met en œuvre ses préconisations, en soutien de l'équipe du festival accompagné. « *Cela demande une mobilisation et une capacité à faire des compromis de toute l'équipe, du régisseur général au programmateur en passant par le chargé de com.* » Enfin la dernière étape vise l'autonomie, afin que Quest'Handi puisse continuer à essaimer ses bonnes pratiques un peu partout en France.

En 2020, l'asso envisageait d'embaucher un second salarié pour faire face à l'afflux des demandes. La Covid a tout balayé... *« Lorsque les activités pourront reprendre, j'espère qu'on ne passera pas à la trappe »,* s'inquiète Marie-Charlotte, relayée par Régis : *« En ces temps difficiles, souhaitons que les 2 à 3% du budget global d'un festival que représentent les dépenses liées à l'accessibilité ne servent pas de variable d'ajustement. »*

Pour Jérôme Hamet, les festivals cette année, c'est plié. *« Assister à un concert assis, à 2 mètres de distance les uns des autres, non merci. On y va aussi pour l'ambiance, la convivialité… Au foin ou ailleurs,* raconte-t-il, *les gens viennent souvent me voir, pour échanger… Beaucoup me disent : "c'est bien que tu sois là, avec nous !" »* ◆

Alter égaux

Entre Matthieu Hamon et Pierre Bouguier se noue une complicité musicale unique, dont la singularité bluffe quiconque a déjà vu le duo sur scène.

Par Sylvain Rossignol

15 mars 2019, la salle des Angenoises à Bonchamp est bruissante de conversations, de mouvements, d'éclats de voix. Puis le noir et le silence se font, et seule subsiste une lumière posée sur la scène. La pénombre dévoile deux silhouettes qui s'approchent, Matthieu Hamon, chemise blanche, Pierre Bouguier, habillé de sombre, guitare à la main. La présence scénique de Matthieu s'impose. Une stature athlétique, animée d'un subtil balancement, des mains vastes et puissantes, qui captent la lumière de leur gestuelle tranquille. Son visage est doux, singulier et énigmatique, celui d'un Bouddha un peu inquiet. Pierre, jeune barbu au visage ouvert, s'agenouille, branche sa guitare, se relève, pose sur le silence une mélodie et demande : « *Matthieu, tu as une question ?* »

« *Piiiiierre, dis-moi pourquoi... ?* » Le chant de Matthieu se révèle. Le timbre est clair, la note est tendue comme un fil, qui s'allonge, s'étire et se suspend. La fin de la question se fait attendre – viendra-t-elle et quand ? –, le moment est fragile et pour cela il sera plus écouté, plus précieux. Chacun, déjà, sait, sent, que ce spectacle sera unique, qu'il ressemblera à la fois à ce qu'il a déjà vu et à rien d'autre.

Pierre et Matthieu se sont rencontrés en 2008. Intervenant musical, Pierre découvre le monde du handicap à l'institut médico-éducatif (IME) de Château-Gontier-sur-Mayenne, où est

© Florian Renault

accueilli Matthieu. Rapidement, Pierre décèle chez ce garçon de 18 ans une passion pour la musique et le chant : « *J'en ai fait mon bras droit lors de mes interventions, je m'appuyais sur lui* ». Dès leur première rencontre, ils se sont trouvés. L'appui est réciproque. Pierre et Matthieu ont découvert leur alter ego. Denis, le père de Matthieu, témoigne : « *Pierre s'est intéressé à Matthieu, il a cherché à le découvrir, à savoir comment il fonctionnait.* » Là où d'autres auraient renoncé face à un trouble sévère, l'autisme, marqué par une difficulté à communiquer et interagir avec les autres.

Pierre a trouvé cette astuce d'inciter Matthieu à poser ses « *pourquoi ?* » afin de découvrir ses centres d'intérêt, ses inquiétudes. Ce rituel – Matthieu a besoin de rituels – scande l'album qu'ils ont produit en 2019, magnifiquement intitulé *D'un monde à l'autre*. Entre chaque chanson, y est intercalé un jeu de questions et de réponses, activé par ce fameux « *pourquoi* ».

Oreille absolue

Les 600 spectateurs des Angenoises attendent la suite du « *pourquoi* » de Matthieu, qui arrive ainsi : « *Pierre, dis-moi pourquoi... Claude Nougaro disait : "puisque c'est comme ça, je vais me saouler la gueule" ?* » Rires.

À l'IME, Pierre a puisé dans son répertoire : Charles Trenet, Pierre Perret ou Claude Nougaro justement, dont Matthieu adore « Toulouse ». Pierre lui fait découvrir et adopter « Armstrong ». « *Il est important de rester dans son cadre, pour qu'il se rassure. Mais je cherche à l'en sortir un peu, ou plutôt à élargir le cadre.* »

Depuis sa naissance, Matthieu a baigné dans un univers musical ; ses parents sont mélomanes, son père musicien amateur. Ils se souviennent de leur petit garçon de 5 ans, concentré, hypnotisé par son père qui se produit sur scène, alors que le calme et la concentration lui semblaient jusqu'alors impossibles.

Un jour, après 15 jours d'absence à l'IME, Pierre démarre par erreur une chanson en ré et Matthieu s'étonne : « *Il est où le do ?* ». Matthieu a l'oreille absolue. Peu à peu, une complicité musicale s'instaure, le duo apprend à se connaître, à se comprendre, à jouer de la musique ensemble.

« *Armstrong je ne suis pas noir, je suis blanc de peau.* » Sur la scène des Angenoises, la guitare cristalline de Pierre met en valeur la voix de tête de Matthieu, son chant fort et fragile, sa diction qui oscille entre chant profond et phrasé plus parlé, comme de la poésie récitée. Il y a la puissance du texte, de la musique, et il y a la force d'interprétation et d'incarnation de Matthieu. Une qualité que Pierre lui envie : « *Matthieu est pleinement engagé, il se lance dès la première note. Il embarque tout de suite les gens, il a un don pour leur faire partager un moment artistique et émotionnel.* »

« *Tu es le premier à avoir parlé de talent le concernant,* s'émerveille la mère de Matthieu, *tu as su voir la belle personne qu'il est.* »

Partenaires particuliers

Depuis tout petit, Matthieu est passionné par les sons de moteurs, ce qui l'amène d'emblée à vous demander si vous avez un jardin. « *Sylvain, as-tu un jardin ?* » La question espère un oui, pour savoir si votre tondeuse est électrique ou à essence, si vous possédez un taille-haie, etc.

À 8 ans, la musique le faisait danser, prendre les mains de l'adulte pour l'inviter dans sa ronde, mais l'adulte savait qu'il fallait veiller à lâcher les mains de Matthieu avant les dernières notes, car le contact physique, sans musique, lui est désagréable, quasi impossible. La musique est le lien.

En 2013, il quitte l'IME pour rejoindre un foyer d'accueil médicalisé (FAM) et Pierre décide de lui rendre visite, chaque lundi, pour prolonger cette connivence qui passe par la musique. Bientôt l'idée de jouer en public surgit.

Sept années et 100 concerts plus tard, le duo s'est produit sur des marchés, dans des écoles, de la maternelle au lycée, des maisons de retraite, des salles de spectacle…

> " MATTHIEU EMBARQUE TOUT DE SUITE LES GENS, IL A UN DON POUR LEUR FAIRE PARTAGER UN MOMENT ARTISTIQUE ET ÉMOTIONNEL "

Matthieu lit peu la musique. Les mots, dont il est avide de connaître le sens, lui sont d'un accès difficile quand ils sont métaphoriques, symboliques. « *Pourquoi tu dis : "on va caler des choses" ?* » Pierre a mis du temps à comprendre que dans le registre mécanique des tondeuses, caler était un accident.

Il use de patience, d'explications, de répétitions pour assurer la prononciation, d'astuces pour guider le chant et veiller à ce que le plaisir porte toujours le travail et les apprentissages de Matthieu. Quand vous entendrez Pierre lancer un « *yépa !* », sachez qu'il indique à son partenaire qu'il ne doit pas chanter ce prochain couplet, qu'il aimerait tant chanter pourtant.

Les concerts sont des moments partagés, sociaux, donc marqués par des codes que Matthieu a acquis petit à petit : s'adresser au public, ne pas croiser les bras, faire des transitions pour inviter des musiciens à les rejoindre sur scène. Comme ce soir de mars, où lors d'un final épique avec sa complice Magali Grégoire, le duo embarque le public des Angenoises, debout, frappant des mains, sur une version revisitée des « Champs Élysées » de Joe Dassin. La plus belle avenue du monde, de leurs deux mondes, qui ne font qu'un à cet instant. ◆

L'art pour changer le regard

Parce que « l'art permet toutes les libertés », le C2A de Laval en a fait la base de l'accompagnement des adultes handicapés qu'il accueille, avec pour credo une exigence artistique source de respect et d'émulation.

Par Arnaud Roiné

Une boîte élégamment recouverte de simili cuir trône au centre d'une pièce aux fenêtres occultées. Posé sur une table, ce qui ressemble à un théâtre miniature est au cœur de toutes les attentions. Les trois volets mobiles qui constituent une de ses faces sont comme des rideaux qui, une fois relevés, dévoilent un spectacle d'ombres et de lumières. Une création épatante hybridant marionnettes et kamishibaï, cette technique de conte japonaise faisant défiler des images dans un petit théâtre de bois nommé butaï.

Une petite troupe d'une dizaine de personnes s'affaire sereinement dans cette salle du centre d'accueil et d'activité de Laval (C2A), un des 25 lieux de vie gérés par l'ADAPEI 53, une association parentale qui œuvre depuis plus de 50 ans pour l'insertion des personnes en situation de handicap intellectuel. Installé dans la zone industrielle des Touches, ce lieu d'accueil de jour accompagne des adultes via des activités manuelles, sportives ou artistiques.

Pour l'heure, c'est bien d'art dont il s'agit et l'équipe emmenée par Frédéric Geslin, éducateur spécialisé, et Hugues Bouhours, animateur, s'apprête à débuter sa répétition hebdomadaire. Chacun des membres de la troupe, baptisée Magic Butaï, regagne son poste. La lumière crue des néons cède sa place au noir incontournable avant toute levée de rideau. Une musique s'élève en même temps que la voix de Hugues, devenu narrateur d'un conte africain dont il sera aussi le métronome. Le butaï s'éclaire, et la magie opère. Oubliées les déficiences des uns ou des autres, il ne reste que le conte, les images ciselées qui se succèdent avec poésie.

Les différences se nivellent. Résidents et animateurs deviennent simplement membres d'un même groupe, chacun occupant une place essentielle. Concentrés sur la tâche, petite ou grande, qui leur a été attribuée, ils partagent un but commun : offrir un spectacle de qualité comme n'importe quels artistes.

Ouvrir des portes

« Ce que nous recherchons avant tout, c'est l'inclusion, sortir des institutions où on est cloisonnés et aider à changer le regard sur le handicap mental. Pour ça, l'art c'est génial. Un gamin qui regarde ce spectacle ne se soucie pas de savoir qui manipule, il se satisfait de l'émerveillement que procure le kamishibaï » affirme Frédéric, dont le sourire filtre à travers le masque.

Pourtant la pratique artistique n'était pas naturelle à cet éducateur spécialisé, riche de plus de 25 années d'expérience. Ce quadra chaleureux et direct précise : *« Je n'animais pas du tout d'atelier artistique avant, ça ne m'attirait pas et je ne me sentais pas légitime. Et puis il y a 7 ans, Hugues est arrivé au C2A, il a proposé d'animer des ateliers de théâtre et m'a encouragé à m'y mettre. »*

La pratique artistique et sa transmission ont toujours fait partie de l'ADN d'Hugues : *« L'art est dans notre nature. Chanter, se raconter des histoires, se mettre en scène, tout ça c'est à l'intérieur de nous. Il faut juste donner confiance, ouvrir des portes, dire : "c'est possible, tu peux y aller, il n'y a pas de danger, à part se rencontrer et être surpris." »* Longtemps comédien professionnel loin de sa Mayenne natale, l'animateur, regard franc et dreadlocks sur les épaules, possède aussi une longue expérience d'ateliers théâtraux dans les écoles.

© Arnaud Roiné

Bientôt l'expression artistique devient centrale dans le quotidien du duo et des adultes qu'il accompagne. Frédéric se souvient : *« Les structures médico-sociales du département se réunissent autour d'une biennale artistique dont le thème est proposé par l'une d'entre elles. En 2017, nous avons proposé pour thème la marionnette. L'idée dans un premier temps était de se former aux techniques de fabrication de marionnettes auprès de la compagnie Drolatic Industry, basée en Bretagne. On s'est démené pour financer trois jours de stage qui ont permis à un binôme animateur/personne en situation de handicap de chaque structure d'acquérir les bases de la fabrication. Ils ont à leur tour transmis ces procédés dans leurs structures respectives, qui ont toutes créées leurs marionnettes. »*

All inclusive

Le projet séduit très vite le musée d'Art Naïf et le Théâtre de Laval qui exposent au public le fruit de plusieurs mois de création. *« On a touché 8.000 personnes. Toujours en binôme, pendant deux journées, nous avons transmis à des enfants les techniques de fabrication que nous avions acquises. C'était vraiment formidable. »*

Avec ce résultat plus qu'encourageant, pas question d'attendre la prochaine biennale. Hugues et Frédéric accélèrent. *« J'ai bricolé une maquette de butaï revu et augmenté à ma façon, pour voir,* raconte Frédéric, *et Hugues m'a encouragé à la montrer au Théâtre de Laval. Je ne m'y attendais pas du tout mais ils ont adoré. Ils nous ont incités à fabriquer ce prototype et à créer un spectacle qu'ils pourraient intégrer dans leur programmation ! »*

L'histoire est lancée : tous les hôtes du C2A vont mettre la main à la pâte. Il faut construire, peindre, découper, coller... *« Dans ce projet tout est important,* souligne Hugues. *Le cheminement d'abord, la construction... jusqu'à la représentation. Nos artistes passent par les mêmes étapes que n'importe qui. Avant le spectacle, ils ont le trac, ils sont euphoriques ou malades, comme toute personne qui doit monter sur scène. »*

La pandémie a douché les espoirs de représentations mais elles restent l'objectif premier. Et ce n'est pas le seul à atteindre en cette année 2021 où les projets s'enchainent. Les ateliers théâtre, arts plastiques ou danse, aussi proposés par la structure, se poursuivent. Les deux infatigables compères et leur équipe finalisent la réalisation d'un film d'animation... Et ils rêvent d'un nouveau C2A qui serait un lieu de création, d'apprentissage et de partage pour tous les publics. Un outil d'inclusion totale en somme.

Dans la salle de répétition du C2A, Valentin et Marc ont ouvert délicatement les volets mobiles de leur butaï et dévoilent un décor de savane africaine. *« Envoie le renard, Valentin ! »* murmure avec bienveillance Frédéric. Le cadre glisse dans son rail, la silhouette du renard apparait… *« Jamais je n'aurais cru que nos résidents pourraient atteindre un tel degré d'autonomie,* avoue l'éducateur. *Mais on se doit d'être exigeant, par respect pour le public et pour eux. »* Félix, l'homme qui *« fait monter la lune »* dans le tableau final n'attend qu'une seule chose : *« C'est beau, c'est en couleurs, j'ai hâte de montrer ça à des gens que je ne connais pas. »* ◆

Musique sur mesure

Trop rares encore sont les établissements d'enseignement artistique ouverts aux personnes handicapées. Au sein de l'école du Bocage Mayennais, Ophélie Chéguillaume milite chaque jour pour une pratique musicale accessible. Reportage.

Par Arnaud Roiné

Rendre l'enseignement artistique accessible peut sembler couler de source. Et d'ailleurs, une loi, *« pour l'égalité des droits et des chances »*, en pose le cadre depuis 2005. Dans ses premiers alinéas, le législateur esquisse ce qui pourrait être une définition de l'accessibilité : *« Toute personne handicapée a droit à la solidarité de l'ensemble de la collectivité nationale. »*

Et pourtant, au-delà de l'accès physique des bâtiments (de la largeur des portes à celle des ascenseurs), de multiples freins empêchent encore nombre d'établissements d'accueillir ces publics. Car favoriser l'accès à la pratique musicale, c'est une alchimie subtile mixant opportunités saisies au bon moment et une bonne dose de volonté pour bousculer les habitudes et apaiser les inquiétudes. Le handicap peut faire peur, et légitimement beaucoup d'enseignants ne se sentent pas compétents ou prêts à adapter leur cours aux spécificités de ces publics. Sans parler des craintes de surcoûts financiers que cela peut susciter.

Depuis 2008, la communauté de communes du Bocage Mayennais, blottie tout au nord-ouest du département, a trouvé sa recette pour faire en sorte que son école de musique devienne une école de musique accessible (EMA). Pour provoquer une telle mutation, il faut un stimulus, une énergie capable d'emmener élus, institutions médico-sociales, profs de musique et familles. Au Bocage, l'étincelle s'appelle Ophélie Chéguillaume, musicienne intervenante en milieu scolaire pour l'école de musique intercommunale depuis 2006. Elle raconte : *« Dès mon arrivée, on m'a dit : il y a un institut médico-éducatif (IME) à Montaudin, il faudra y aller. Dans mon cursus de formation, j'avais eu une mauvaise expérience au sein d'un IME. J'ai appelé le directeur de celui de Montaudin en lui disant que je n'allais pas y arriver. Il m'a rassurée... »* Et les craintes du départ cèdent vite la place à un engagement qui n'a cessé de grandir.

Moments essentiels

Un jeudi matin pluvieux à Montaudin. À travers les fenêtres de l'école maternelle du village du nord-Mayenne, on aperçoit Ophélie préparer sa salle tranquillement. C'est ici que d'ordinaire elle mène un atelier d'éveil musical associant des élèves de l'école et des jeunes atteints de troubles autistiques, venus de l'IME voisin. La crise sanitaire a mis entre parenthèse cette classe inclusive créée il y a 4 ans.

Depuis le second confinement, en novembre dernier, Ophélie anime une séance pour l'IME en début de matinée puis passe aux tout-petits de la classe maternelle de Mathilde Chataigner. *« La situation est très frustrante pour nous comme pour les enfants,* regrette la professeure des écoles. *Pour maintenir le lien avec les jeunes de l'IME, nous avons affiché leurs portraits dans la classe. Ils font partie du groupe. Je suis convaincue qu'en créant ce type de classe inclusive dès le plus jeune âge, on contribue à faire accepter les différences, y compris chez les parents. »*

Anatole, Joris et Nathan, les trois jeunes de l'IME, entrent, chaussures enlevées, dans la pièce habituellement réservée à la sieste des jeunes écoliers. Fabien, leur enseignant, et Lucie, accompagnante éducative et sociale, les invitent à s'asseoir face à Ophélie. La séance commence par des présentations ponctuées d'un « bonjour » en langue des signes. Puis Ophélie s'équipe de son accordéon à touches piano. La musicienne entame une chansonnette écrite pour l'occasion : *« Bonjour, bonjour, tous les jeudis avec Ophélie... »* Ces quelques notes sont comme une invitation à participer aux différentes étapes d'une séance qui durera 40 minutes environ.

© Arnaud Roiné

Pour mesurer les effets de la musique sur les trois jeunes participants, il faut être attentif au moindre changement de regard, d'intonation aussi. Un regard direct peut être une petite victoire. Pour la fin de la séance, Anatole a réservé une surprise à ses deux camarades. Fabien l'aide à dévoiler le cadeau que ses parents lui ont offert pour Noël. Assis à côté d'Ophélie, le jeune garçon arbore une réplique quasi exacte de l'accordéon rouge de la musicienne. Après qu'il ait joué quelques notes, les deux autres garçons essaient à leur tour l'instrument. Ce moment partagé suscite éclats de voix, sourires et gestes de satisfaction.

Pour Fabien, il n'y a aucun doute : *« Cet atelier d'inclusion permet aux jeunes avec autisme de vivre une activité hors de l'établissement. C'est un entrainement à la vie en société. Et même si les conditions sanitaires suspendent nos séances partagées avec les maternels, il faut maintenir ces moments essentiels de rencontre avec le milieu ordinaire. »* L'enseignant poursuit : *« Nous ne pourrions plus nous passer de ces séances musicales. Grâce à elles, et à un travail pluridisciplinaire à l'IME, nous recréons du lien avec le milieu scolaire, alors même que ces jeunes, du fait de leurs troubles d'interactions sociales, ne pouvaient plus être accueillis à l'école. »*

Magie de l'imaginaire

Quelques heures plus tard, la musicienne intervenante rejoint les locaux de l'école de musique du Bocage Mayennais, situés à Gorron. Au programme de l'après-midi, un atelier musical avec les treize élèves de la classe Ulis (unité localisée pour l'inclusion scolaire) de l'école publique de la ville. Dans le grand auditorium de l'école de musique, Ophélie les accueille pour une heure de chant, de danse et d'improvisation.

Les élèves entrent en silence dans cette salle dont les hauts murs blancs entourent une moquette d'un bleu profond et élégant. Une partie de la pièce est habitée par des xylophones de toutes tailles, une batterie, des tambours. *« Quand ils entrent ici, ils sont très impressionnés par le lieu et le décorum, ça les captive. Leur enseignante m'avait mise en garde quant à l'éventualité que l'attention de certains soit difficile à maintenir, mais en fait l'heure passe à une vitesse folle et ils restent avec moi tout le temps. »*

Les jeunes font face à Ophélie posée derrière son piano. Le projet qu'ils construisent ensemble racontera un voyage en train à travers la France. En associant la musique, les chansons qu'elle écrit au fur et à mesure et une chorégraphie mêlée de langue des signes, la musicienne invite la classe Ulis à la création pour décrire les paysages traversés au cours de ce périple fictif. *« J'aime partir de ce qu'ils me donnent pour créer, inventer avec eux. C'est la magie de l'imaginaire. Je veux les aider à trouver ce qu'ils ont à exprimer. »*

La séance se termine en associant au piano un orgue atypique. Pas de touche, pas de pédalier ou de tuyau. Cet orgue dit sensoriel est composé d'un ordinateur et de capteurs de toutes formes qui déclenchent des sons modulables par les gestes, le mouvement… Cet instrument, créé en 2002 par un facteur d'orgue génial, Mickaël Fourcade, est adapté aux capacités gestuelles des personnes handicapées et leur permet de *« faire musique »*, comme l'explique Ophélie.

Orgue sensoriel

C'est cet outil extraordinaire qui, en quelque sorte, a provoqué la création de l'école de musique accessible. Ophélie raconte : *« C'est Laurent Lebouteiller, coordinateur du centre ressource handicap de Caen, qui m'a fait découvrir l'orgue sensoriel en 2018, lors d'une formation. »* Sa rencontre avec ce musicien, référence en matière d'accessibilité, est une vraie révélation. À la suite de ce stage, Ophélie convainc le directeur de l'école du Bocage d'acheter un orgue sensoriel.

Pour cet investissement de plusieurs milliers d'euros, la communauté de communes fait appel à un financement de l'Union Européenne, qui pousse l'équipe à aller au-delà du simple achat d'un outil, pour concevoir un véritable projet d'école de musique accessible. En quelques mois les planètes s'alignent. Ophélie recense la demande, importante, des institutions spécialisées du territoire. Les élus veulent investir dans ce projet. Et bientôt est créé le poste de coordinatrice qu'occupe Ophélie.

Aujourd'hui l'EMA intervient au sein de quatre structures d'accueil, auprès d'environ 40 enfants, ados et adultes en situation de handicap. Auxquels s'ajoutent une petite dizaine d'élèves en cours individuel, qui bénéficient, au sein même de l'école, de cours d'instruments adaptés à leurs capacités et besoins.

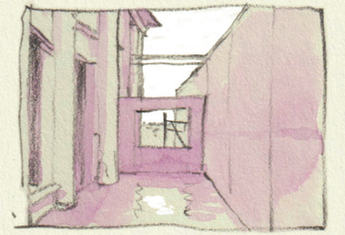
Au centre du projet, Ophélie reçoit les familles, élabore avec elles un projet d'accueil personnalisé, conseille et soutient les autres enseignants. *« L'objectif est de pouvoir accueillir à l'école toute personne, quel que soit son handicap. »*

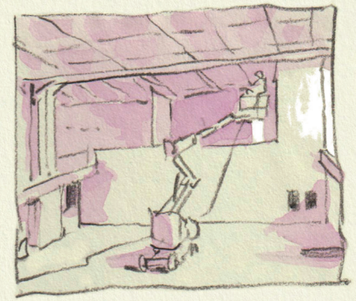
Déterminée et convaincue, la musicienne estime n'être qu'au début de la démarche d'ouverture engagée par l'EMA : *« Pour moi, l'accessibilité ne concerne pas seulement le handicap. Cela renvoie à la définition du service public : nous sommes au service de tous les publics, sans discrimination. Il faudrait aussi aller à la rencontre de ceux qui ne viennent pas à nous parce qu'ils en sont empêchés, pour des raisons financières, sociales... Et faire en sorte que l'enseignement artistique soit mis à la portée de tous. »* ◆

"DANSEURS AVANT TOUT"

Danseuse, chorégraphe, prof et intervenante pour le conservatoire de Laval agglo, LAËTITIA DAVY s'accomplit dans de multiples projets associant danse et handicap.

« Plonger au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » écrivait Baudelaire.
Le monde du handicap, Laëtitia Davy le connaît de près. *« Mes parents étaient très engagés dans ce milieu. J'ai par ailleurs un cousin porteur de la trisomie 21. »*
Cependant, depuis longtemps une question l'intriguait : comment danse-t-on quand notre corps nous contraint, que nos perceptions psychiques et physiques sont différentes de ce qui est considéré comme la norme ? Et de quelle manière cela bouscule les codes d'un art auquel sont associés des corps performants et parfaits ? En 2007, lors d'une première intervention auprès de personnes en situation de handicap, elle prend la mesure du potentiel créatif offert par l'exploration de ces mondes inconnus, qui renouvelle son approche de la danse.
Après cette séance décisive, elle se forme pendant 2 ans. De cet apprentissage, la trentenaire retiendra surtout qu'elle doit d'abord regarder chacun comme un danseur. *« Je suis artiste, pas thérapeute. Je tiens bien sûr compte des capacités de chacun, tout en tâchant d'oublier les limites que posent le handicap. Les chemins artistiques conduisent souvent à des résultats que le corps médical jugeait impossibles. »*
D'abord avec son association, Danse handicap, puis sous l'égide du conservatoire de Laval agglo qu'elle intègre en 2010, Laëtitia intervient au sein de nombreuses structures : IME, foyers, services psychiatriques ou de rééducation à l'hôpital...
Depuis 4 ans, elle collabore aussi, en tant que chorégraphe, avec la compagnie Portraits, qui réunit treize artistes atteints de déficiences intellectuelles, accueillis dans plusieurs ESAT du Maine-et-Loire. Volume de répétition conséquent, interprètes pratiquant la danse depuis leur enfance et rémunérés pour leur participation à ce projet... L'entreprise est ambitieuse et *« l'aventure humaine très forte »*. La compagnie vient de créer un nouveau spectacle, autour d'Antigone, qu'elle espère jouer dans les théâtres. Des lieux où les artistes en situation de handicap sont encore très majoritairement invisibles. ◆





façade sud, l'entrée de la "rue"

LE CONSERVATOIRE DE LAVAL AGGLO FAIT SAUTER LA BANQUE: IL S'INSTALLERA EN 2022 DANS LES EX-ARCHIVES DU CRÉDIT FONCIER, AU SEIN D'UN PÔLE CULTUREL HORS-NORMES PRÔNANT L'OUVERTURE ET LA CRÉATIVITÉ À TOUS LES ÉTAGES. VISITE DE CHANTIER.

par FRANÇOIS SOUTIF & NICOLAS MOREAU

archi classe

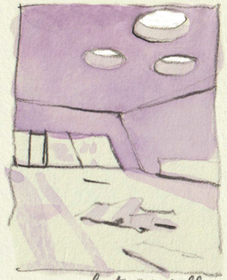
"Par où on commence ?" CET APRÈS-MIDI DE FÉVRIER, DEVANT LE PLAN SCOTCHÉ SUR LE PRÉFABRIQUÉ QUI SERT DE Q.G. AU CHANTIER, FRANÇOIS-MARIE FOUCAULT, NOTRE GUIDE, HÉSITE. IL Y A DE QUOI ! S'ÉTENDANT SUR 8600 M², LE FUTUR PÔLE COMPTERA 60 SALLES DÉVOLUES AUX COURS INDIVIDUELS, AUX ORCHESTRES, À LA DANSE OU AUX ARTS PLASTIQUES, UN DISPOSITIF DE MUSÉE NUMÉRIQUE (MICRO-FOLIE), UN AUDITORIUM DE 300 PLACES, DES STUDIOS DE RÉPÉTITION ET D'ENREGISTREMENT, UNE BIBLIOTHÈQUE, UN CAFÉ, UN HÉBERGEMENT POUR ARTISTES EN RÉSIDENCE...

CÔTÉ SUD, RÉCEMMENT SORTIS DE TERRE, DEUX BÂTIMENTS AUX LIGNES OBLIQUES, HABILLÉS BIENTÔT D'UNE TRÈS CONTEMPORAINE CARAPACE EN ALU BROSSÉ, SONT SÉPARÉS PAR UNE "RUE". CETTE LARGE GALERIE, ENTIÈREMENT VITRÉE, VOUS INVITE À ENTRER, POUR ENSUITE VOUS MENER À L'ANCIENNE SALLE DES COFFRES DE L'ÉDIFICE ORIGINEL.

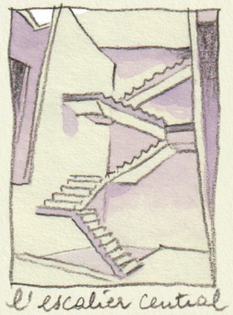
BÂTI À LA FIN DES ANNÉES 30, CE COFFRE-FORT GÉANT ABRITAIT LES ARCHIVES DU CRÉDIT FONCIER DE FRANCE. ENTRE SES MURS, PAS DE CLOISON NI DE PLAFOND, JUSTE 50 KM DE RAYONNAGES SUR PLUSIEURS ÉTAGES." *Un vide intérieur majestueux"* DONT L'ARCHITECTE PARISIEN BRUNO GAUDIN A VOULU PRÉSERVER L'ESPRIT.

POINT NÉVRALGIQUE DU PÔLE, UNE AGORA TRÈS OUVERTE CONSTITUERA UNE ÉTAPE À PART ENTIÈRE DU PARCOURS DES USAGERS, SUSCITANT LES RENCONTRES, AVEC CE QU'ELLES PEUVENT AVOIR DE FÉCOND, ENTRE ÉLÈVES, PROFS, ARTISTES EN RÉSIDENCE, COWORKERS OU HABITANTS DU QUARTIER VENUS PRENDRE UN CAFÉ.

LORSQU'IL EN A PRIS LA DIRECTION EN 2010, **FRANÇOIS-MARIE FOUCAULT** AVAIT DÉJÀ POUR MISSION DE FAIRE MIGRER LE CONSERVATOIRE VERS UN NOUVEAU SITE, L'ACTUEL ÉTANT VÉTUSTE ET EXIGU. "*Nous avons eu le temps de mûrir le projet*", SOURIT-IL. EN 2016, LAVAL AGGLO ACHETAIT LES LOCAUX DU CRÉDIT FONCIER QUI, APRÈS 2 ANS ET 27 MILLIONS D'EUROS DE TRAVAUX, ACCUEILLERONT À LA RENTRÉE 2022 PRÈS DE 2000 ÉLÈVES AUXQUELS S'AJOUTERONT PONCTUELLEMENT LES 1600 ÉLÈVES DES SIX AUTRES SITES DU CONSERVATOIRE SUR L'AGGLO LAVALLOISE.



une future salle d'arts plastiques

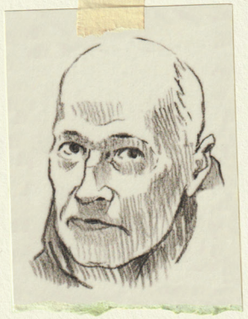


l'escalier central

AU SOUS-SOL, CREUSÉ DANS LA ROCHE, SOMMEILLAIT UN "BUNKER", PROTÉGÉ PAR D'IMPRESSIONNANTS MURS D'1M50 D'ÉPAISSEUR. 5 STUDIOS DE RÉPÉTITION EN ACCÈS 24/24 Y LOGERONT, OÙ LES MUSICIENS POURRONT FAIRE RUGIR LEURS AMPLIS.

ALORS QUE PRÈS D'UNE QUARANTAINE D'ARTISANS S'AFFAIRENT SUR LE CHANTIER, ON GRIMPE AUX 2e ET 3e ÉTAGES. LÀ, LES SALLES DE COURS ET DE PRATIQUES COLLECTIVES AINSI QU'UN ESPACE DE COWORKING OFFRIRONT "*la vue la plus imprenable de Laval*".

PRIVILÉGIANT LA LUMIÈRE ET LA TRANSPARENCE, LA RÉHABILITATION DE **BRUNO GAUDIN** CONJUGUE AVEC MAESTRIA ANCIEN ET CONTEMPORAIN. ET TÉMOIGNE D'UNE "*fascination*" POUR L'ESTHÉTIQUE ART DÉCO, À LA FOIS AUSTÈRE ET COSSUE DU CRÉDIT FONCIER. DE CE DERNIER, SERONT PRÉCIEUSEMENT CONSERVÉS LES SOLS EN MOSAÏQUES SIGNÉES ODORICO OU LES FERRONNERIES D'ART. "*Proposer un espace ouvert sur la ville, décloisonner les pratiques artistiques et mettre la créativité au centre de la pédagogie*", AUTANT D'AMBITIONS AFFICHÉES PAR F.-M. FOUCAULT, QUE LE PÔLE TRADUIT DANS SON ARCHITECTURE.
"D'un coffre-fort, CONCLUT BRUNO GAUDIN, *nous avons créé un lieu ouvert aux quatre vents*".



Avis de pas sage

Défenseur d'un théâtre qui fait rêver et penser les enfants, l'auteur Sylvain Levey, en résidence en pays de l'Ernée, a sillonné les collèges et creusé cette question, centrale dans sa prochaine pièce : comment vivent les jeunes aujourd'hui ?

Par Sylvain Rossignol

« *Eh bien, lis-nous ce que tu as barré.* » « *Mais j'ai tout barré.* » « *Très bien, alors lis tout.* » Sylvain Levey a une très belle voix, qui tend la main à cette élève du collège des 7 Fontaines à Andouillé, pour qu'elle s'autorise à lire son texte. « *Tu ne vas pas nous ennuyer, prends ton temps pour le lire...* » Nous sommes le vendredi 6 février, dernier jour d'une résidence de trois semaines, passée par l'écrivain en pays de l'Ernée, et dernières heures de classe pour ces élèves de quatrième. Chloé s'autorise, non sans timidité, mais elle s'autorise.

« *S'autoriser* », ce verbe est peut-être une clef pour comprendre le parcours de Sylvain Levey, devenu presque par accident - « *Jétais destiné à être ouvrier.* » - cet auteur de théâtre contemporain reconnu - il dit s'en « *ficher* » - mais surtout très joué, lu et sollicité.

Lui s'est autorisé à faire des études supérieures en sociologie, à la faculté de Rennes. Puis le hasard d'une affiche invitant à des cours théâtraux lui fait pousser la porte du Théâtre du Cercle, parcourir un long couloir et découvrir la scène. « *J'ai tout de suite su que j'aimerai ça, ce rapport au lieu, à l'espace, au silence.* » Pour payer une partie de son adhésion, il colle des affiches, puis au fil des mois, déserte les bancs de la fac au profit de ce théâtre porté par l'idéal de l'éducation populaire.

Un jour qu'il anime un atelier pour des tout-petits, Sylvain repère une gamine qui fait la tête. Il la questionne. Elle est déçue de n'avoir pas eu des rollers comme cadeau d'anniversaire. Sylvain propose aux marmots de réinventer l'anniversaire. « *Tu feras le papa, toi la maman, toi Amélie.* » Le soir même, il écrit ses toutes premières lignes, qu'il fera jouer aux enfants. Une envie est née, s'est révélée.

« *Le portail vert, les gravillons, la voiture bleue de ma mère, l'allée de sapins, les champs, le Sacré-Cœur, le kebab, le chien et son collier rouge...* » Chloé égrène la liste des choses vues sur le trajet de sa maison au collège. Elle a « *ramassé du bois pour faire nos cabanes* », image joliment Sylvain. La liste de mots servira à bâtir un texte de 1 minute, objectif de ces 2 heures de travail. En préambule, Sylvain a annoncé comme une vérité (car c'est une vérité) : « *Je vous rappelle que nos vies sont très intéressantes, sont passionnantes et peuvent être partagées.* »

Titiller les conservatismes

Début des années 2000. Le jeune Levey traverse ses années d'apprentissage théâtral et de vaches maigres, monte une compagnie à Fougères. Il écrit ses premières pièces, toujours pour le jeune public : *Roller blade* puis *6 sur 20* à propos de la pression à l'école. Un texte qu'il reprend pour les grands et qui sera lu à la Comédie française en 2005. « *Je suis devenu auteur, sans quasi m'en rendre compte !* »

À la lecture des textes des collégiens, Sylvain apporte des indications : « *Super l'idée des textos. Essaie d'en rajouter pour que ton téléphone soit la vedette de ton texte.* » « *J'aime les mots et j'aime transmettre cette passion. Les mots sont nécessaires, on en manque, il faut s'approprier les mots.* » Intervenir en milieu scolaire relève d'une envie et d'un engagement politique : l'homme dit aimer titiller les conservatismes, et les jeunes n'en sont pas exempts, la langue française non plus. « *Faites gaffe aux formules toutes faites ! Et pas la peine d'alourdir vos phrases avec du subjonctif dès que vous racontez une histoire* » prévient Sylvain. « *Une phrase simple, c'est de la poésie.* »

© Florian Renault

Un dialogue s'instaure avec un collégien qui renâcle à reprendre son texte. « *Tu fais du sport ?* » « *Du volley.* » « *Pour le service, tu le refais plusieurs fois pour le perfectionner. Eh bien c'est pareil. L'écriture demande de l'endurance.* » Sylvain explique : « *Je ne suis pas là pour être aimé des élèves, mais pour aller les chercher, surtout ceux qui sont restés un peu en bas des marches.* »

Son premier texte paru, *Ouasmok* ?, devient très vite un classique du théâtre jeunesse. Il sera publié en 2004 aux Éditions théâtrales, dont Sylvain Levey rejoint « *l'exigence rare, la radicalité précieuse* ». Car sa belle trajectoire ne tient pas tant de la success story, ni de la bonne étoile, que de la récompense d'une cohérence et d'une ligne de conduite indéfectible. Cette première pièce, et les 16 qui suivront, répondent toutes à un triptyque revendiqué par l'artiste : le beau, l'humour, l'espoir.

« *Je recherche le beau dans l'exploration de la langue, la puissance de la fable ; l'humour dans ce regard décalé, salvateur, par lequel tu peux reconsidérer une situation, même difficile.* » Quant à l'espoir, « *J'aime l'idée qu'une porte de sortie est ouverte quelque part, que même dans des circonstances dramatiques, ça vaut le coup d'être debout et qu'on peut s'en sortir.* »

Enquête invisible

L'artiste croit en l'homme et en sa capacité à créer un monde meilleur. Ses pièces sont pétries de ce ferment humaniste, propre à faire germer les réflexions des enfants, ces adultes en construction.

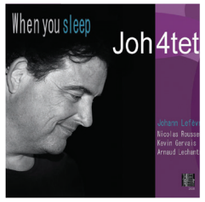
Initié par le service culturel de la communauté de communes de l'Ernée, le travail ambitieux qu'il mène aujourd'hui au sein de plusieurs collèges du territoire nourrit un plus vaste projet, portant sur « les jeunesses » en France. Le pluriel ici est essentiel. L'artiste a entrepris d'écrire une pièce pour 26 personnages, 26 jeunes de 8 à 18 ans. Sa réponse aux discours sur l'identité française au singulier, la jeunesse au singulier, ces singuliers synonymes d'hégémonie et d'exclusion : on ne grandit pas de la même manière à Ernée ou Marseille, en banlieue ou dans les beaux quartiers. Sa façon aussi d'opposer un contre-discours à ceux, qui en parlant au nom de la jeunesse, lui confisque la parole.

Sylvain Levey alimente ce travail par ce qu'il appelle une « *enquête invisible* » menée au gré de ses résidences (Albi hier, Ernée aujourd'hui, Lille demain) et de rencontres fortuites, « *dans le couloir d'un collège, sur le chemin du self, j'échange deux mots avec un gamin... J'observe, j'écoute, je regarde et tout cela infuse.* »

Chacun des 26 personnages sera décrit en 26 lettres, prétextes à un texte d'une minute. Soit 11 heures de spectacle au total ! Cette fresque colossale sera achevée d'ici trois ou quatre ans. Mais au printemps 2022, Sylvain reviendra avec un premier extrait qui sera interprété sur scène par des jeunes collégiens de l'Ernée. Eux, mieux que personne, pouvaient « *s'autoriser* » à y jouer le premier rôle. ◆

DEGIHEUGI
Foreglow

Dès les premiers beats, on sait tout de suite à qui l'on a affaire. Puisant ses racines dans le rap des années 90/2000, Degiheugi nous embarque avec *Foreglow* dans une déambulation en territoire hip-hop et bien au-delà. Explorateur des temps modernes, le beatmaker sonde les brocantes et les méandres des internets à la recherche du sample rare. Trip-hop, musique africaine, brésilienne ou française, il refuse de s'enfermer dans un style, préférant à la rigidité des genres la souplesse et la fluidité des métissages. Le résultat est là : une mosaïque inédite et infinie, essentiellement instrumentale, que des invités vocaux de premier choix viennent rehausser. Qualifiée d'abstract hip-hop, sa musique est au contraire on ne peut plus concrète et imagée, patchwork dont la richesse et la diversité résonnent comme un hommage au multiculturalisme. On saute d'univers en univers, à la manière d'un voyage interdimensionnel où le temps et l'espace n'existeraient plus. Conçu en plein confinement, ce 8e album, à l'image de sa pochette signée une nouvelle fois par le très talentueux Dulk, rêve d'évasion et d'île paradisiaque. Ouvrez grand vos fenêtres ! ◆ *Antoine Roquier*



JOH4TET
When you sleep

Fermez les yeux. Un chant de trompette bleuté vous téléporte au beau milieu des fifties. Y résonne l'écho des enregistrements « époque hard bop » de Miles Davis, référence affichée de Johann Lefèvre. Ici cependant, pas de standards usés jusqu'à la corde, le trompettiste signe toutes les compositions de ce quatrième album, bouclé en trois jours au studio Adjololo. Clair et chaleureux, le son témoigne de l'écoute mutuelle et du constant dialogue qui relient les musiciens du quartet.
À l'ère de l'autotune et des manipulations numériques en studio qui gomment toutes aspérités, le jazz continue d'envisager l'enregistrement comme la captation d'une musique vivante, créée dans l'instant. Et c'est un plaisir d'entendre Johann Lefèvre - volubile, fluide, punchy quand il faut - converser avec le guitariste Nicolas Rousserie. Un complice de longue date, au jeu d'une discrète virtuosité, tout en courbes et douceur. Drive solide et groove souple, la contrebasse de Kevin Gervais fait corps avec le drumming polyphonique et foisonnant d'Arnaud Lechantre. Élégante ballade nocturne, « Praise and dream » conclut en beauté *When you sleep*. Pour continuer à rêver, rappuyer sur play. ◆ *Nicolas Moreau*

ÉMISSAIRE

L'*« émissaire »* nous dit Larousse, c'est *« celui qui est chargé d'une mission »*. S'il en est une qui sied à merveille à notre cher Émissaire, c'est bien celle de chanter la vie, dans toute sa fragilité, avec son lot de souffrance et de doute. Ce premier EP, c'est une ode à l'affect, un rappel au monde que l'émotion est au cœur même de la création musicale. Tendrement folk, ces quatre chansons sauront séduire les amateurs de guitares pures et de voix séraphiques. Impeccablement captées par les micros de Corentin Visse et Hugo Mas au studio Fond d'Placard, elles nous entraînent dans un monde empli d'une mélancolie et d'une tendresse rare. Cette mélancolie, c'est un peu celle de la saudade portugaise. Celle du temps qui passe inexorablement. Celle des voyages sans but hormis bien sûr celui de se trouver soi-même. Celle des soifs de liberté éternelles et voraces. Celle des « un jour viendra ».
À l'écoute d'Émissaire, on se sent l'âme vagabonde et poète, comme porté par le courant d'une fraîche rivière, flottant heureux et libre sur l'onde jolie. Ah ! L'on se sent vivant ! Douce mélancolie que celle d'Émissaire. ◆ *Antoine Roquier*

L'ÄTLAS
Shadow of the past

Faut-il encore présenter L'Ätlas ? Jeune producteur, aussi bassiste au sein du trio Maine!, Théo n'en est pas à son premier fait d'armes puisqu'après *Deviance*, premier EP sorti il y a deux ans, c'est *Shadow of the past* qui vient remettre les pendules à l'heure. Ce disque (ou thérapie ?) propose cinq titres ainsi que deux remix de ses copains Fa:act et Mind Matter, soit 36 minutes 58 de mains moites et de tapage de pieds frénétique pour l'auditeur haletant. Plus efficace qu'une séance de psy à 70 euros, il nous invite à plonger dans les profondeurs de l'inconscient pour affronter ces ombres douloureuses qu'on ne veut plus voir. De la techno brute de décoffrage que Théo ne souhaite pas cantonner à un boom boom attendu. On retrouve ici ces longues nappes quasi-religieuses de synthé dont il a le secret mais aussi sa voix grave. Un instrument qu'il fait bien d'assumer davantage tant il précise à merveille la singularité de L'Ätlas, et vient matérialiser ce qu'est cet EP : un cri à vocation libératrice.
Finalement, on resterait bien danser avec ces inquiétants démons, au cœur d'une nuit pluvieuse, dans une usine qui part en lambeaux. ◆ *Charly Galbin*

RADOUL BRANK
Pandaemonium

On parle souvent de retrogaming pour désigner la quête d'un plaisir éprouvé jadis, celui des sensations vidéo-ludiques de jeunesse. Et si, de son côté, radouL branK pratiquait en maître depuis 20 ans *l'elec(re)trogaming*, fusion de bidouillages numériques et de sonorités analogiques millésimées ? L'électronicien lavallois ne rejouerait-il pas la partition fantasmée de ses années d'enfance dans la France giscardienne puis socialiste, lorsque claviers aux rondeurs cotonneuses et mélodies aigre-douces accompagnaient tout un pan de la pop culture : ici un générique TV, là un gimmick publicitaire, ici encore la BO d'un Bébel ou d'un Pierre Richard sous la baguette de Vladimir Cosma ? C'est en partie vrai sur une première moitié d'album épousant ce sillon radoulbrankesque, toujours délicieusement addictif. Avant de basculer vers des atmosphères plus âpres et crépusculaires, teintées d'échos techno ou acid house. Est-ce alors l'expérience adolescente des premières raves que radouL s'applique à raviver ? Pierre angulaire de son œuvre, cette incessante recherche du temps perdu, loin du gadget vintage, ne manque jamais d'émouvoir. ◆ *Yoan Le Blévec*

WOODEE
Vol 1720

L'étymologie dit déjà tout de Woodee : contraction de idea - idées débordantes d'assemblages sonores - et de Woo(hou) – joie de la découverte, les bras en l'air ! Qui plus est, « wood » est une allusion évidente à l'appel de la forêt, des grands espaces. Car ici le dépaysement est garanti : au fil de ses voyages à travers le monde, ce musicien collecte et sculpte des bruits qui dansent. Ça commence dans la douceur d'un piano à pouces, rejoint par une flûte amérindienne et des beats ravageurs pour hocher du chef.
Des oiseaux sauvages vous accompagnent dans le périple, savant brassage de sons organiques et synthétiques. Contrebasse et guitare andalouse se mêlent au bruissement des vagues, au trafic ferroviaire, à des mélodies planantes ou saturées. Au son d'un accordéon dub, le grand musicien chilien Eduardo Peralta raconte l'histoire de cette fille qui s'est envolée trop vite… *Vol 1720* se clôt par des chants d'enfants d'Orient, des airs ancestraux que réinterroge subtilement la culture électro-club de Woodee.
« Travelling without moving » ne sera pas le titre de cette BO qui, née du mouvement, constituera plutôt le frais compagnon de vos aventures quotidiennes. ◆ *Antoine Huvet*

ANIMAL LECTEUR

AURÉLIEN BELLANGER

L'écrivain qui vous a donné envie d'écrire ?
Peut-être Jules Verne. J'adorais ses livres, au Livre de Poche, avec leurs tranches colorées et leurs illustrations qui tombaient toujours en face de la mauvaise page.

Le livre que vous avez le plus relu ?
À la recherche du temps perdu, j'en suis à ma quatrième lecture, mais j'ai perdu la page où j'étais il y a dix ans, ça me bloque pour reprendre. Je me souviens juste que je voulais noter toutes les métaphores scientifiques. Mais j'ai perdu aussi ces notes…

Une perle méconnue à découvrir ?
Locus Solus de Raymond Roussel : j'en avais même fait l'objet d'un mémoire de philo. C'est assez féérique, mais bizarrement. Ce livre aurait été écrit de façon automatique…

Le livre que vous adorez lire à vos enfants ?
Ce jour-là d'Anno Mitsumasa. Aucun texte, que des images, très reposant. En même temps un véritable traité d'occidentalisme : le continent européen vu à travers le filtre merveilleux du cliché.

Né à Laval mais parisien de longue date, Aurélien Bellanger a conservé des attaches en Mayenne où il réside et écrit régulièrement (lire notamment les chroniques de sa « quarantaine » en Mayenne pour France Culture). Il publiait en avril son cinquième roman, *Téléréalité* (Gallimard).

CARTE BLANCHE À MARLÈNE TISSOT

ET SI ON PARLAIT D'AUTRE CHOSE ?

Hier, j'ai écrit un poème intitulé « Salade de riz sur toile cirée ».
Ce poème ne parle pas de la solitude des personnes âgées *[Et avec le virus, c'est de pire en pire !]*. Ce poème ne parle pas d'une mère célibataire préparant son Tup' pour la journée de boulot du lendemain [*Parce qu'elle n'est pas en télétravail, elle…]*. Ce poème ne parle pas de la précarité grandissante chez les jeunes *[Faut dire, le marché de l'emploi a pris une sacrée claque avec le virus]*. Ce poème ne parle pas de légumes bio, de dérèglement climatique, de catastrophe écologique *[On imaginait qu'après le premier confinement les gens se seraient reconnectés à la nature. On pensait que tout allait changer]*. Ce poème ne parle pas de la provenance du riz ni des conditions de vie des cueilleurs *[Tu te rappelles quand il n'y avait plus de riz ni de pâtes dans les supermarchés au premier confinement ? Bon, moi aussi j'avais fait des réserves, mais moi c'est différent ! C'est parce que je sentais venir le truc. Je savais qu'ils allaient tout dévaliser]*. Ce poème ne parle assurément pas de magouilles financières ni des cours de la bourse *[C'est les laboratoires qui se frottent les mains. Je ne suis pas complotiste, mais le vaccin, je me méfie…]*.
Ce poème est une nature morte.
Il trace en mots des scènes du quotidien pour les donner à voir sous un angle différent. Il dessine des conversations entre les gens. Elles sont malades, les conversations, mais personne ne semble s'en soucier. Elles toussent, elles suffoquent, elles rabâchent.
Vous avez remarqué, n'est-ce pas ?
On ne parle plus que de ça.
Parfois, la météo joue les divas, reprend le devant de la scène quelques instants. Se fait une petite place entre les bouches et les oreilles. Une tempête de neige par ici, une inondation par là. Mais le couronné, le fichu virus que je me fais une joie de ne pas nommer ne cesse de revenir, parader dans les conversations.
On essaie de ne pas.
On se touille la matière grise pour y dénicher de quoi causer avec la voisine de palier, avec maman au téléphone, avec la caissière du supermarché. Avec le gars qui promène son chien qui renifle le cul du mien comme si de rien – on pourrait parler de ça, tiens ! De cette manière qu'ont les chiens de se flairer le derrière. Ou de ce monde d'après qui étouffe celui de maintenant. Des premières violettes effrontées, ou des livreurs de repas à domicile.
On pourrait changer de sujet et semer un peu d'imagination dans le terreau de l'incertain. Puis préparer une salade de riz pour invoquer les beaux jours qui reviendront quoi qu'il arrive. ◆

Invitée en résidence à plusieurs reprises en Mayenne, Marlène Tissot y a écrit son dernier roman, *Voix sans issue*, ainsi qu'une nouvelle pour *Paysage(s)*, recueil publié en avril par Lecture en tête et Warm. Ce texte est le dernier d'une série de trois que l'auteure signe pour *Tranzistor*.

FOCALE LOCALE

DANIEL BRY

Dans son atelier à Sainte-Suzanne-et-Chammes, cet artisan esthète façonne pour ses éditions Chatoyantes des livres d'art dont la qualité du catalogue égale celle des finitions. Pour alimenter la série photographique 1000villesreflets, l'éditeur se fait photographe, aux côtés d'Armelle Le Falher et Michèle Guérard, *« fascinées »* comme lui par les reflets et leur capture photographique. De leurs flâneries dans une vingtaine de villes du Grand Ouest, de Brest à Saint-Nazaire, ils ont rapporté de jolis petits livres qui se déplient comme des accordéons. Leurs images en noir et blanc exploitent les pouvoirs mystérieux des reflets qui, dans une vitrine, une verrière ou une flaque d'eau, diffractent et métamorphosent la réalité. Effets de transparence, de surimpression ou de juxtaposition à la manière d'un collage surréaliste… La perception se brouille, les repères s'effacent et le regard se perd dans ces paysages urbains, fantomatiques et mouvants, aux frontières de l'abstraction. Une réflexion poétique sur l'essence même de la photographie : un cliché n'est-il rien d'autre qu'un reflet du réel, capté par un appareil composé d'un miroir et baptisé… reflex ?

Handicap : la culture pour tous !

Marina Guittois ◆ Au Foin de la Rue ◆ Quest'Handi ◆ Matthieu Hamon et Pierre Bouguier ◆ C2A de Laval ◆ École de musique du Bocage Mayennais ◆ Laëtitia Davy

Sur écoute

Émissaire ◆ Joh4tet ◆ L'Ätlas ◆ radouL branK ◆ Woodee

Bouche à oreille

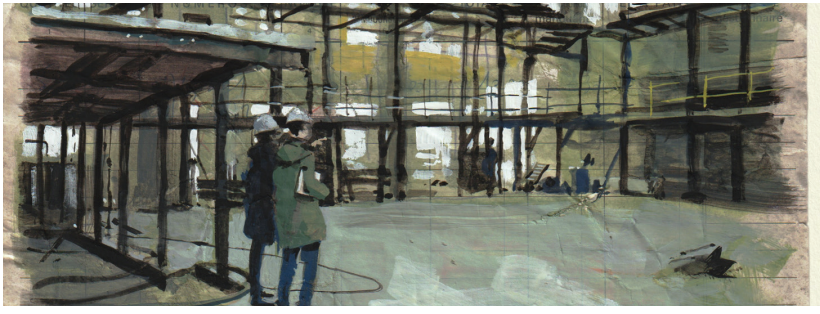
Alexandre Lion ◆ Anaïs Lelièvre ◆ Arnaud Roiné ◆ In situ ◆ Carte des festivals ◆ Lecture en tête ◆ Perrine Le Querrec

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

Degiheugi Tête à tête



Conservatoire de Laval agglo Sur le vif

Sylvain Levey Rencontre